

Étudier au Séminaire dans les années cinquante Réminiscences d'un externe

Pierre Savard

Volume 4, numéro 1, printemps 1988

Le séminaire de Québec, phare de la culture française en Amérique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7163ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Savard, P. (1988). Étudier au Séminaire dans les années cinquante : réminiscences d'un externe. *Cap-aux-Diamants*, 4(1), 33–35.

ÉTUDIER AU SÉMINAIRE DANS LES ANNÉES CINQUANTE

RÉMINISCENCES D'UN EXTERNE

par Pierre Savard*

N'accède pas alors qui veut au Séminaire de Québec où règne encore le souvenir de Mgr de Laval, d'ailleurs ravivé en 1950 par la construction d'une chapelle commémorative remarquable. Fils d'«anciens du Séminaire», médecins, avocats et notaires de la ville, le plus souvent «préparés» par les sœurs de la Charité de l'école Saint-Louis-de-Gonzague, fils de fonctionnaires de la haute et de la basse-ville qui rêvent d'une autre vie que celle de gratte-papier pour leurs enfants, rares enfants de Saint-Sauveur ou de Saint-Jean-Baptiste arrivés là on ne sait comment, enfants d'industriels ou de commerçants à l'aise qui espèrent secrètement parfois ramener un bachelier en commerce à la tête de l'entreprise, gars de la campagne un peu perdus en ville, tous ces jeunes sont soumis à un examen d'entrée rigoureux qui mesure essentiellement les capacités intellectuelles et la maîtrise de la langue.

Un régime sans rigorisme

Au mois de septembre, les élus peuplent quatre classes d'éléments dont se détachent les Élémentaires «A», pépinière de «sauteurs» en Méthode. Les quelque cent vingt jeunes finiront, huit ans plus tard, moins d'une centaine. Ce total inclura de nombreux étudiants recrutés d'autres collèges. Nombreuses sont les défections de ceux qui s'adaptent mal à une vie non sans exigences.

Pendant huit années, le Séminaire offre un cadre de vie où un élève, même externe, trouve à peu près tout. De réputation, les études sont moins astreignantes qu'au Collège des Jésuites où les pères font travailler plus dur. Une gamme de sports s'offre à celui qui veut s'y adonner. Si le Séminaire, enfermé dans le Québec *intra muros*, offre un espace limité à ses sportifs, il possède néanmoins une piscine, luxe pour l'époque. L'été, les sportifs poursuivent leurs ébats à Maize-rets près des bords déjà pollués du grand fleuve. La Jeunesse Etudiante Catholique (J.E.C.) quelque peu moribonde, la Saint-Vincent-de-Paul réduite mais active, le scoutisme encore ésotérique et d'autre groupements attirent les jeunes aux goûts les plus divers. La *Nouvelle Abeille* consti-

tue un banc d'essai pour les poètes en herbe et les contestataires de tous poils.

Externes et pensionnaires représentent une riche mosaïque sociale. Des groupes d'amis se forment suivant l'origine. Les garçons de Sillery et de la haute-ville se retrouvent volontiers au Lac Beauport l'été et l'hiver dans des *parties* à eux. On



Le domaine de Maize-rets à l'époque où l'auteur l'a connu. (Archives du Séminaire de Québec).

voit ceux de Saint-Sauveur et de Saint-Jean-Baptiste se rendre ensemble au Séminaire, les uns montant l'interminable rue Saint-Vallier, les autres cheminant dans la rue Saint-Jean. Sans parler des jeunes de la Côte de Beaupré, lève-tôt qui viennent encore par le train de Sainte-Anne à la gare vétuste.

Non sans quelque commisération, les externes regardent les pensionnaires, surnommés méchamment les affamés, qui sont cloîtrés dans

*Professeur d'histoire, Université d'Ottawa

Le suisse, costume des étudiants du Petit Séminaire jusqu'en 1943. (Clicbé du photographe A.-R. Roy en septembre 1897, Archives du Séminaire de Québec).



l'institution et dont les manières masquent souvent mal un manque d'assurance certain devant les «gars de la ville».

La discipline n'a rien de trop contraignant. L'obligation pour les externes d'assister à la messe du dimanche au Séminaire a été abolie à la fin des années 1940 et le suisse a fait place au *blazer*. Chaque matin, les retardataires doivent affronter



L'abbé Benoît Garneau enseignait en Rhétorique au temps de Pierre Savard. (Collection privée).

le directeur mais, là comme ailleurs, même les plus fieffés récidivistes s'en tirent sans trop de mal. Les indisciplinés sont ramenés au Séminaire en «retenue» le jeudi, jour de congé, mais ce traitement est moins barbare que celui des Jésuites qui pratiquent la retenue le samedi soir.

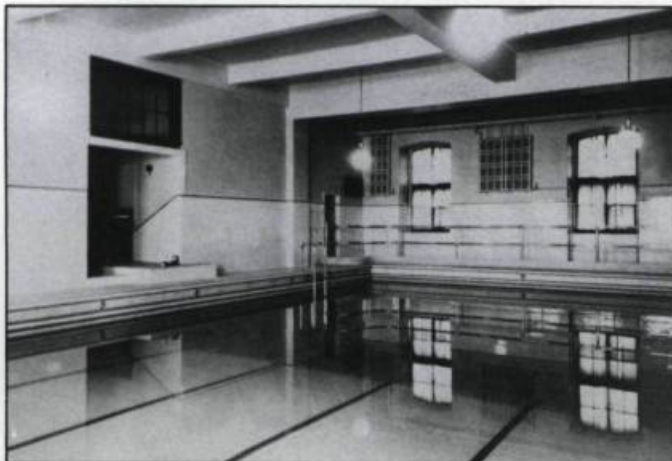
Bien entendu, on vient au Séminaire pour étudier. Et ceux qui sont portés à l'oublier se le font rappeler lors des solennelles lectures de notes. On voit alors, descendant de leur Olympe, le Supérieur, le directeur, le préfet, accompagnés de professeurs, qui viennent siéger en classe pendant quelques fatidiques minutes pour distribuer l'éloge et le blâme.

À l'enseigne des humanités

Dans les classes de grammaire, soit les quatre premières années, on fait surtout des langues mortes et du français. Le latin est enseigné sans les ménagements d'aujourd'hui. Des thèmes et des versions qui nous promènent en compagnie d'Ulysse ou d'Achille nous aident un peu à digérer les déclinaisons et les conjugaisons. En Rhétorique, on saura assez de latin pour traduire Tacite à coups de dictionnaire mais pas assez pour faire des vers latins comme au temps d'écolier de l'actuel cardinal-archevêque de Québec. On traduit assez Cicéron pour goûter la construction admirable de la phrase latine tandis que Virgile enchante des citadins bien loin de la vie des champs. Du grec, enseigné pendant quatre petites années, on ne peut en dire autant: en Rhétorique, on est encore à Isocrate et à Xénophon. Nombre d'élèves se plaignent de cette coûteuse gymnastique. Nos maîtres répondent imperturbablement que c'est là la voie royale vers la maîtrise de la langue française, de l'art de dire, voire de celui de penser.

L'étude du français est menée sérieusement jusqu'au traité de stylistique de Legrand inclusivement. Les copies sont corrigées par des maîtres consciencieux. On encourage la composition par des exercices bien gradués qui vont de la description à la dissertation. La littérature est abordée à son heure, jugée un peu tardive par ceux qui aiment lire. Le manuel de Mgr Calvet sert de base aux jugements tant moraux que littéraires. Les exigences du programme et les goûts de nos maîtres nous font passer le plus clair du temps sur les classiques du XVIII^e siècle. *Horace*, *Athalie* et le *Misanthrope* sont disséqués plus que lus par plaisir. De la littérature moderne, il n'est à peu près pas question. Baudelaire est effleuré, Claudel et Péguy salués au passage.

C'est en latin et en français que nous trouvons les maîtres les plus chevronnés qui possèdent à fond leur matière et qui savent souvent s'élever au-dessus du métier pour transmettre quelque chose du feu sacré qui les anime.



La piscine du Séminaire de Québec vers 1950. (Archives du Séminaire de Québec).

L'enseignement de l'anglais est aussi médiocre que peut l'être celui d'une langue étrangère enseignée par des indigènes, sans les moyens audiovisuels d'aujourd'hui et, au surplus, à des jeunes qui n'ont à peu près jamais l'occasion de l'utiliser. Un professeur d'anglais, philosophe de nature, en profite pour nous initier magistralement, à l'occasion, à la poésie de Shakespeare et de Keats.

En mathématiques et en sciences, on a la chance d'être exposé à quelques éveilleurs, tel ce professeur de biologie dont la faculté d'émerveillement est restée marquée dans les mémoires.

L'histoire est enseignée sans passion. Ce n'est pas au Séminaire qu'ont grandi les poseurs de bombes des années 1960 ou les théoriciens du souverainisme québécois. Ici comme ailleurs, le monde contemporain est absent. Nos maîtres nous parlent comme si l'horloge du pays s'était arrêtée sous l'Union.

L'étude de la philosophie occupe deux années. Certains ont le bonheur d'étudier sous des professeurs qui possèdent le sens de l'humour et une large culture. Mais trop de pâles répétiteurs du thomisme lavallois sévissent au Séminaire. Le manuel de Grenier, désavoué par les professeurs

eux-mêmes, sert de base à l'examen. À l'heure de la Grève de l'Amiante et des combats de **Cité Libre**, on disserte gravement sur «l'essence» et sur «l'existence».

Faut-il parler de l'enseignement religieux? Les prêtres à la vie exemplaire qui nous entourent sont avant tout perçus comme des éducateurs et des professeurs qui accomplissent leur devoir avec plus ou moins d'aptitudes et de goût. Les cours de religion sont parfois – ô paradoxe! – les plus ennuyeux. Témoin cette longue explication en classe de Méthode pour nous démontrer que la soupe *Lipton* au poulet ne rompt pas la loi de l'abstinence...

Une formation de base

Ceux qui ont vécu dans ce petit monde élitiste à un point inconcevable aujourd'hui, protégé jusqu'à l'étouffement par des maîtres qui possédaient solidement leur matière, sont loin de regretter leur formation. Après les longs détours de la spécialisation professionnelle, «fourches caudines» inévitables pour gagner sa vie, ils reviennent peu à peu, morceau par morceau, la vie aidant, à l'essentiel de ce qu'ils ont reçu ici, soit les bases de leur culture. ♦



Les Frères des Écoles Chrétiennes de Québec

10, rue Cook, C.P. 367, Québec, G1R 4R2

**FÉLICITATIONS au Séminaire de Québec
pour ses 325 années d'action éducative**